

Docteur Akagi
Honoris causa

Docteur Akagi (Kanzo Sensei), Japon / France 1998, 128 minutes

Martin Delisle

Numéro 202, mai-juin 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59365ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delisle, M. (1999). Compte rendu de [Docteur Akagi : *Honoris causa* / Docteur Akagi (*Kanzo Sensei*), Japon / France 1998, 128 minutes]. *Séquences*, (202), 37–38.

Docteur Akagi

Honoris causa

« Un médecin doit avoir de bonnes jambes. S'il a une jambe cassée, il court sur l'autre. S'il a les deux jambes cassées, il court sur les mains. » Telle est la devise d'Akagi Fuu, un médecin dévoué qui ne cesse de se préoccuper du bien-être de ses patients et qui, pour ne pas perdre un instant, court littéralement de l'un à l'autre. Ses concitoyens du petit village côtier d'Okayama le surnomment ironiquement *Kanzo Sensei*, « Docteur Foie », car il croit toute maladie reliée à l'hépatite et fait d'intenses recherches pour lui trouver un remède. On pourrait se moquer de lui pour d'autres raisons: toujours coiffé d'un canotier, vêtu d'un costume blanc et d'un nœud papillon noir, il court en se tenant le dos droit, la mallette à la main et un casque militaire porté en bandoulière rappelant les personnages interprétés par Harold Lloyd, le grand comique du cinéma muet américain. On ne peut, par contre, rire de son intégrité morale. En cette période de fin de guerre, alors que le Japon sent que la victoire lui échappe, peu de gens conservent encore le sens de l'honneur d'Akagi, celui d'aider ses semblables. Il est entouré de roublards — des militaires, surtout — qui veillent essentiellement à leurs propres intérêts et ne ménagent pas ceux qui les gênent.

Né en 1926, le grand maître du cinéma japonais Shohei Imamura a commencé sa carrière comme assistant de plusieurs réalistes, dont le célèbre Yasujiro Ozu. En adaptant le roman éponyme d'Ango Sakaguchi, il réalise un rêve qu'il caressait depuis plus de dix ans. Dédié à la mémoire de son père qui était médecin, **Docteur Akagi** a vu le jour grâce à la Palme d'or qu'il a remportée à Cannes en 1997 pour *L'Anguille*. Cela faisait belle lurette que les producteurs japonais ne croyaient plus en lui. En extrapolant un peu, le leitmotiv d'Akagi, « l'important, c'est les jambes » s'applique à Imamura qui, contre vents et marées, n'a jamais cessé de se battre pour continuer d'exercer son art.

Ce réalisateur de la Nouvelle Vague nipponne des années 60 démontre avec **Docteur Akagi** qu'il a conservé toute sa verdeur. Il aurait déjà déclaré vouloir faire des films désorganisés, japonais, réellement humains et dérangeants. Il prouve aussi qu'il n'a pas perdu la main et qu'il sait encore très bien raconter une histoire et créer une atmosphère. Il réalise une œuvre de style classique, d'une grande beauté formelle, dans la lignée de plusieurs de ses films précédents, tels *La Femme insecte* (1963), *Le Pornographe* (1965), *La Vengeance est à moi* (1979) et *La Ballade de Narayama* (1982), qui contiennent toujours un fort élément érotique, tout en traitant de la vie de marginaux de la société japonaise (paysans, prostituées, criminels). Autour d'Akagi, on retrouve la jeune prostituée Sonoko, un chirurgien morphinomane, un moine bouddhiste alcoolique et débauché, une patronne de bordel, de même que Piet, un soldat néerlandais évadé d'un camp de prisonniers. La complexité de ces personnages et la façon dont Imamura les a définis font d'eux bien plus que de simples rôles secondaires. Ils sont tous dotés d'une âme, d'une vie. En outre, on



Docteur Akagi

s'attache à eux autant qu'à Akagi, avec lequel chacun d'entre eux entretient une relation toute particulière.

Fidèle à sa manière de structurer les films, Imamura change de rythme, de style et de ton d'une séquence à l'autre sans jamais perdre le fil de l'histoire. Dans cette chronique d'un petit village côtier, il sait être émouvant quand Akagi apprend la mort de son fils, médecin militaire en Mandchourie, ou quand Sonoko trouve une note de ses frères et sœurs l'enjoignant de continuer à se prostituer pour leur permettre de manger. De même, il capte avec bonheur la sensualité des corps, mais il tombe facilement dans la truculence. Lorsque le moine bouddhiste se défonce dans la baise fortement arrosée d'alcool, on frôle la démesure et l'effet comique se dilue à force de lasser le spectateur. Imamura ridiculise aussi l'armée japonaise: il montre combien certains officiers véreux abusent de leur autorité et briment les civils en rationnant, par exemple, certains médicaments essentiels à la pratique du docteur Akagi et de son ami chirurgien. Par ailleurs, le réalisateur se complait un peu trop dans la violence quand les soldats japonais font irruption chez Akagi, découvrent Piet et, de retour au camp, lui règlent son sort une bonne fois pour toutes. Ces scènes dénoncent les agissements excessifs de l'armée, mais leur graphisme est tel qu'elles choquent plus qu'elles ne sensibilisent. Par contre, on est agréablement surpris par la belle place que le réalisateur donne à la poésie, que ce soit lorsque quelques morceaux de papiers jetés en l'air se transforment en une pluie abondante ou lorsque, en conclusion, Sonoko donne à Akagi une merveilleuse et inattendue preuve d'amour. En fait, dans **Docteur Akagi**, on passe facilement de la comédie la plus pure à la tragédie la plus extrême. D'ailleurs, Imamura n'hésite pas à rappeler Hiroshima et, par là même, son film *Pluie noire* (1989).

On ne décèle aucune faille dans le jeu des comédiens. Tous habitent leur personnage à la perfection, mais il faut particulièrement mentionner Akira Emoto qui donne vie au docteur Akagi. Pas une facette de cet homme excentrique n'est négligée, l'acteur en fait un être à la fois attentif, délicat et attentionné, qui tout d'un coup peut

devenir arrogant, égoïste et manipulateur. Il fait passer avec grande justesse l'obsession du médecin: trouver une cure à l'hépatite, obsession qui le mène jusqu'à négliger ses patients, préférant bricoler un microscope pour arriver à le rendre assez puissant pour isoler le virus, jusqu'à ce qu'un décès le rappelle à l'ordre. Pour sa part, Kumiko Aso campe Sonoko de manière remarquable, avec beaucoup de charme et d'humanité. Il émane d'elle une grande énergie et une vivacité surprenante. De prostituée, elle se transforme tranquillement en infirmière consciencieuse et efficace. Cela se traduit naturellement dans le jeu de la comédienne, sans fausse note ni doute sur la crédibilité de son personnage. Son principal atout, c'est qu'elle parvient à nous faire rire, quelle que soit la situation dans laquelle elle se trouve. Mentionnons enfin la présence de l'acteur français Jacques Gamblin qui incarne avec talent Piet, le prisonnier néerlandais qu'Akagi cache et avec lequel il communique en allemand. (Encore une manifestation de l'humour particulier d'Imamura!) On souhaiterait cependant mieux connaître ce personnage, qui paraît le moins développé de tous.

La musique de ce film ne passe pas inaperçue. Imamura nous surprend avec une musique de jazz, à base de vibraphone, à mille lieux de la musique japonaise traditionnelle. Elle contribue grandement à souligner l'atmosphère du film, alternant entre le léger et le

dramatique, selon les scènes. Elle survient de façon bien syncopée chaque fois qu'Akagi court d'un patient à l'autre et semble suivre le rythme de ses pas. De même, elle devient stridente dans les scènes de violence, comme pour les exacerber et rendre les images encore plus insupportables.

Avec *Docteur Akagi*, Imamura confirme sa réputation de cinéaste humaniste, innovateur et iconoclaste qui porte sur la société japonaise un regard audacieux et unique. Ce film souffre bien de quelques faiblesses, mais elles sont estompées par la force et la qualité du travail tant formel que technique de ce réalisateur qui, d'après ses dires, voit ce film comme le dernier de sa carrière. Il nous laisse une belle œuvre achevée, riche en émotions, qui porte à la fois aux rires et aux pleurs, sans jamais tomber dans la mièvrerie et la facilité.

Martin Delisle

DOCTEUR AKAGI (Kanzo Sensei)

Japon / France 1998, 128 minutes — **Réal.:** Shohei Imamura — **Scén.:** Shohei Imamura, Daisuke Tengan d'après le roman d'Ango Sakaguchi — **Photo:** Shigeru Komatsubara — **Mont.:** Hajime Okayasu — **Mus.:** Yosuke Yamashita — **Déc.:** Hisao Inagaki — **Int.:** Akira Emoto (le Dr Akagi), Kumiko Aso (Sonoko), Jyuro Kara (Umemoto), Masanori Sera (Toriumi), Jacques Gamblin (Piet), Keiko Matsuzaka (Tomiko) — **Prod.:** Hisa Iino, Koji Matsuda — **Dist.:** Alliance.

Conte d'automne

Le regard ambigu

Rohmerien convaincu, je reste néanmoins critique. La précédente réalisation du maître, *Conte d'été*, malgré sa fraîcheur et sa rigoureuse démonstration morale (un poncif, chez cet auteur), ne m'avait pas vraiment convaincu de la volonté de renouveler le genre. Les réminiscences de situations déjà exploitées dans la série des Contes moraux (un jeune homme dont le désir est partagé entre plusieurs femmes), dans un décor de vacances rappelant certains opus de la série Comédies et proverbes, tels *Pauline à la plage* et *Le Rayon Vert*, s'expriment alors en un mode mineur, et par trop banal. Si *Conte d'automne* me semble plus accompli, c'est sans doute parce que son auteur a retrouvé l'inspiration qui assurait ses meilleures réussites, telles *Ma nuit chez Maud* (voir p. 14) et *L'Ami de mon amie*, mais sans donner l'impression de redite. Quoi qu'il en soit, inspiré ou non, Rohmer est un des rares cinéastes d'aujourd'hui à ne pas prendre le spectateur pour un imbécile.

Conte d'automne célèbre, avant tout, les retrouvailles de Marie Rivière et de Béatrice Romand. Dans *Le Rayon vert* — peut-être le plus émouvant des films de Rohmer — la seconde, dans un rôle secondaire, tente de consoler la première, de l'inciter à faire une croix sur son passé amoureux et de s'ouvrir à l'idée d'une nouvelle rencontre. Quatorze ans plus tard, la situation est inversée: Isabelle (Marie Rivière), libraire de son état, mariée et heureuse, est l'entremetteuse,



Conte d'automne

celle qui dénichera — en passant une annonce dans un journal — la perle rare qui saura satisfaire les attentes non avouées d'une Magali (Béatrice Romand) de 45 ans, résignée à rester seule avec son vignoble, dans la région de Montélimar: «Maintenant, ma seule passion est le travail», prétend-elle, au bord des larmes. «Les gens de la campagne sont moins rêveurs que ceux de la ville», argue Isabelle. Le travail de la terre, qui incite à un dur labeur (un dur labour!), laisse moins de